

## Forum Culture / *Culture*

Marie-Christiane Mathieu

---

Numéro 35, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Mathieu, M.-C. (1996). Forum : culture / *Culture*. *Espace Sculpture*, (35), 46–47.

# Forum Culture / Culture

Marie-Christiane Mathieu

Le 26 août dernier, le Haut 3<sup>e</sup> Impérial organisait un forum sur "L'idée de nature", intitulé *Culture / Culture*. S'inscrivant dans un mouvement de détachement du modèle conservateur de production et de diffusion en art, nous, les membres du Haut 3<sup>e</sup> Impérial voulions par cette rencontre, partager avec d'autres notre volonté d'explorer de nouvelles orientations en abordant le sujet des sites et des matériaux.

Les conférenciers invités: Francine Larivée, Guy Blackburn, Guy Sioui Durand et Marie-Christiane Mathieu, auteure de cet article, avaient pour mission de jeter un nouvel éclairage sur la construction d'oeuvres *in situ*, d'énumérer les matériaux disponibles, tout en décrivant la réception de ces oeuvres par le public. Le débat était commenté et animé par Michel Perron, directeur de projet au Musée Pointe-à-Callière.

Plus de soixante-dix personnes, en majorité des artistes et des représentants de différents centres d'artistes et institutions, étaient présentes. L'événement s'est déroulé dans un tunnel à L'Ange-Gardien, sur le terrain des *Pierres Sculptables du Québec*. La mise en scène a été préparée par Danyèle Alain, directrice du Haut 3<sup>e</sup> Impérial, qui a installé au centre, tout au long du tunnel, une lisière de tourbe juxtaposée à une lisière de gazon synthétique, scindant ainsi le public en deux parties. Dans son message de bienvenue, Alain exprime notre désir de devenir un regroupement d'artistes nomade: «Le Haut 3<sup>e</sup> Impérial est mu présentement par une impulsion qui l'amène à se

désaliéner d'un modèle de fonctionnement qui tente d'échapper à la nature intrinsèque de cette chose qu'est l'art; un modèle de fonctionnement qui est, peut-être, plus proprement urbain, et qu'on appelle communément un "centre". Nous qui persistons à nous rassembler dans son giron, croyons que son gîte est nomade et que son esprit ressemble à l'oiseau qui voit d'en haut.»

Entre la matière grise du cerveau et les trois secondes du Big Bang, le public, surpris, est propulsé dans un espace fragile et inconnu: il s'attendait à un échantillonnage, il assiste à un éclatement dans lequel les mots feuilles, arbres et terre auront été peu prononcés. Entre ces deux extrêmes de l'espace du cerveau et de celui du Big Bang, des commentaires fusent sur l'économie pauvre du travail *in situ* et sur l'importance de trouver d'autres alliés que ceux déjà connus. Francine Larivée montre le cheminement des objets d'art et leurs valeurs marchandes versus les oeuvres éphémères non monnayables. (À l'exception des produits dérivés, photos, vidéos, artefacts qui agissent comme matériel-témoin, le Land Art ou le Earthwork est souvent le parent pauvre de l'art): «Ce n'est pas parce que nous sortons de l'espace galerie, précise Larivée, qu'automatiquement nous allons à l'extérieur faire du Land Art.» Une argumentation qui amène à réfléchir sur ce que pourraient être ces nouveaux lieux d'exploration.

Guy Blackburn explique que l'espace de l'art peut exister entre deux regards, espace difficile à vendre pour les demandes de subvention, car il représente un capital à risques. Comment financer un tel projet surtout si entre ces deux regards rien ne se surconsomme? Difficile également ces oeuvres au "parfum volatil" qui font appel à un autre sens que celui de la vue. Blackburn introduit alors son concept de matérialités invisibles et non polluantes



Forum Culture / Culture, été 1995, Performance de Michel Perron à la clôture de l'événement. Photo: Danièle Binet.

versus les matérialités fortes qui demandent un entretien permanent. Dans ces "immatériaux" qu'il qualifie de déviants, il inclut son travail sur les cultures bactériologiques et ses recherches sur le corps des gens âgés. Dans la perspective du marché, ces espaces sont encore moins monnayables que les oeuvres éphémères, donc encore moins sujets au financement. Comment le marché de l'art peut-il récupérer ces espaces? C'est là tout son questionnement, car c'est à l'intérieur du système du marché qu'on évalue le travail de l'artiste. L'intervention de Guy Blackburn inaugure les prémices d'un changement. Nous assistons au phénomène incontournable de la disparition de la matérialité. Je ne dis pas que nous assistons à la disparition de l'art, mais nous assistons sûrement à sa mutation par un certain allègement du matériau et du site.

Dans un même élan, ma communication portait sur les énergies invisibles qui caractérisent cette "matière sonnante" qui nous entoure. En quelques minutes, j'effectue un retour en arrière de treize milliards d'années, à ce que l'on a appelé le Big Bang. Le but de l'exercice est d'illustrer l'importance de la lumière dans la forma-

tion de la matière. Je veux démontrer que, malgré leur apparence solide, les choses tangibles sont composées de particules vibratoires, plus précisément d'ondes! Tout ce que nous percevons n'est que pures vibrations immatérielles... On peut se demander quelle incidence cette recherche peut avoir sur une pratique artistique? Elle rejoint les propos de Blackburn dans le sens d'une transformation de l'attitude face à la pratique, elle incite vers cette déviance dont il parlait: l'auscultation de la matière donne à voir le sens profond de son origine et de ses multiples transformations. Elle donne à voir son inéluctable disparition car la matière est toujours menacée. Cette menace n'a rien d'écologique, elle est entropique. Elle fait partie d'un mouvement du temps et nous y sommes tous entraînés. C'est ce que l'on appelle le vieillissement.

En observant les supports issus des nouvelles technologies, ceux que nous utilisons, — soit les bandes vidéo, les disquettes, les cartouches, l'écran cathodique et les réseaux de toutes sortes —, nous pouvons vérifier cette transformation des lieux de travail et les effets qu'ils peuvent entraîner dans la pratique artistique. Guy Durand note la tension soulevée

notamment par l'apparition de l'inforoute électronique, de la réalité virtuelle et des autres développements qui tendent à isoler l'individu. Il explique la réaction des milieux artistiques qui, dans un mouvement antagoniste, cherchent de plus en plus à se rassembler, à se réappropriier les espaces en marquant d'un geste leur appartenance. Durand nomme ce mouvement "techno-nature", car il relève aussi «d'un phénomène de changement des sensibilités». Il dresse ensuite l'inventaire des manifestations, tables rondes et forums qui ont eu lieu cet été sur le pouvoir de l'artiste, sur l'avenir des centres

d'artistes, sur l'art et la nature. Il signale, entre autres, le Symposium international de sculptures *Émergence... terre gravide* qui s'est tenu à Longueuil, les événements *Show d'hier aujourd'hui* à Saint-Joseph-de-Beauce, *Plywoodstock* dans la paroisse Saint-Roch à Québec, *Art et Nature* au Bic, ISEA (le Symposium international sur les arts électroniques, à Montréal), l'expédition d'art-aventure sur les eaux de la rivière aux Lièvres organisée par le collectif d'artistes Boréal Multimédia de La Macaza dans les Hautes Laurentides. Les artistes s'interrogent, évaluent, partagent leurs doutes. Il y a matière à réflexion: le doute

comme une autre matière. L'art ramène à l'échelle humaine. Durand compare ce tunnel dans lequel nous sommes rassemblés à un supraconducteur qui mène vers l'inconnu.

Michel Perron avoue que les présentations des quatre invités suivent un modèle de déconstruction inattendu et que la matière dont il est question a été analysée avec des paramètres autres que ceux que nous connaissons. Il revient sur l'aspect énoncé par Guy Blackburn: «On juge trop souvent le travail des artistes, ceux dont la pratique s'attache à réfléchir le monde, à réfléchir sur le monde, à leur efficacité dans le

système du marché de l'art.»

Concluons avec cette réflexion de Francine Larivée, car elle évoque le droit du plasticien de dévier des chemins trop prévisibles pour se libérer d'un nivellement automatique, administré par les éminences-satellites qui effectuent sans relâche, leur orbite autour de ce champ qu'est l'art: «(...) cette approche, reliée aux éléments vivants qui nous entourent, défend d'autres valeurs qui nous connectent un peu plus sur cet ensemble planétaire avec lequel on peut, par notre potentiel créateur, s'investir et ainsi pousser un peu plus loin l'aventure.»

# Les territoires rapaillés

Du 29 juillet au 10 septembre dernier, se tenait à Val-David un

événement public qui réunissait des créateurs et des théoriciens de diverses disciplines.

L'objectif, explique René Derouin, était de «créer un événement en plusieurs volets et étalé sur un mois autour d'une préoccupation très contemporaine qui habitait chacun des invités. En fait, chacun de nous, en solitaire, avons exploré les diverses notions de territoire, aussi bien en arts, en histoire que sur le plan de la langue. Nous avons donc simplement voulu faire converger nos recherches autour de cet

imaginaire commun.» Une «véritable opération de mise à nu, poursuit Derouin, puisque le dévoilement de ses affections territoriales implique la révélation de ses territoires intérieurs.»<sup>1</sup>



Intitulée *Les territoires rapaillés*, la manifestation présentait conférences, visites d'atelier, performance, vidéo, film, spectacle, de même qu'une exposition au Centre culturel de Val-David, coordonnée par Andrée Matte. Une exposition de dessins, photos, gravures, sculptures et textes, en vue de «saisir les multiples territoires de la poésie et des arts visuels».

À l'église Saint-Jean-Baptiste de Val-David, le spectacle, *La Marche*

à l'amour - «ça ne pourra pas toujours ne pas arriver...batêche!», jumelait Gaston Miron aux musiciens Pierre St-Jak et Bernard Buisson pour parler, de dire Miron, «d'un pays qui n'en finit pas de naître», pour nous emporter «à travers le monde-vie d'un poète et l'univers-monde de deux compositeurs dans des créations musicales qui suggèrent Broadway ou Berlin, le Classique ou le Ragtime, les années 20 ou les années... 2000. Un voyage

abracadabrant.»

Le public a pu visionner le film d'André Gladu, *Gaston Miron (les outils du poète)*, et assister à plusieurs conférences, dont celle de René Derouin sur le *Territoire continental* et le *Largage*, en 1994, de 19 000 pièces céramiques de l'oeuvre *Migrations*, le long du fleuve Saint-Laurent. Quant à Serge Courville, professeur à l'Université Laval et initiateur de la géographie historique, il a fait le récit